Le seul moyen de ne pas craindre la mort, c'est de ne pas y penser et de ne pas y croire. De lui tourner le dos même si elle est partout, même s'il est impossible de tourner le dos à ce qui est partout. Peut-on tourner le dos au désert ? Un des mystères

Stefano Benni

La trace de l'ange

roman traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli

de la mort est justement cette folie qui est la nôtre : essayer de ne pas la craindre.
À huit ans, le petit Morphée ne croyait pas à la mort, c'était un sujet réservé aux adultes ; il les rendait bavards et confus […]

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

“LETTRES ITALIENNES”
série dirigée par Marguerite Pozzoli

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un vieux “Noël du paléozoïque des années 1950”. Le petit Morphée, huit ans, rêve près d’une fenêtre, au pied du sapin, quand une persienne se décroche et lui tombe sur la tête, provoquant une commotion cérébrale. Le voilà donc, et pour des années, en plein cauchemar, car d’un diagnostic à l’autre son état ne cesse d’empirer. Jusqu’au jour où il décide de se battre contre l’enfer de l’insomnie, et entre volontairement dans une clinique où l’attend un long et douloureux parcours, dans le microcosme que constitue la chambre 412.

Stefano Benni se livre ici à une critique sans concession des médecins arrogants et sans scrupules et de l’industrie pharmaceutique – la troisième par ordre d’importance, “après les armes et le pétrole”. Il dénonce la grande escroquerie des médicaments aux effets secondaires dévastateurs. Mais au-delà du pamphlet, cette fable nous fait entrer dans un univers étrange et poétique, une fantaisie surréelle où le souvenir de Van Gogh et de *Moby Dick* côtoie des “anges” amis, qui ont la douceur de la belle Elpis, ou la fureur de Gadariel le rebelle…

STEFANO BENNI

Stefano Benni vit à Rome. Auteur de romans, de nouvelles, de poèmes et de pièces de théâtre, il est également acteur. La quasitotalité de son oeuvre est publiée par Actes Sud, entre autres Le Bar sous la mer *(1989),* Bar 2000 *(1999),* Saltatempo *(2003),* Margherita Dolcevita *(2008) et* Pain et Tempête *(2011).*

DU MÊME AUTEUR

TERRA, Julliard, 1985 ; Mnemos, 2010.
LE BAR SOUS LA MER, Actes Sud, 1989 ; Babel n° 490.
BAOL, Laffont, 1993 ; Rivages n° 179.
LA DERNIÈRE LARME, Actes Sud, 1996 ; Babel n° 987.
HÉLIANTHE, Actes Sud, 1997.
BAR 2000, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 529.
SPIRITI, Actes Sud, 2002.
SALTATEMPO, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 750.
ACHILLE AU PIED LÉGER, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 943.
LA COMPAGNIE DES CÉLESTINS, Actes Sud, 2006.
MARGHERITA DOLCEVITA, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1051.
LA GRAMMAIRE DE DIEU, Actes Sud, 2009.
PAIN ET TEMPÊTE, Actes Sud, 2011.

Extrait de la publication

Titre original :
La traccia dell'angelo
© Sellerio editore, Palerme, 2011

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02166-5

Extrait de la publication

STEFANO BENNI

La Trace de l'ange

roman traduit de l'italien par
Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Dieu est parfait, et donc, il ne peut pas s'améliorer ; les hommes, si.

La seule joie est celle des rescapés ; le seul geste à la fois humain et divin est la guérison.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

NOËL 1955

Le seul moyen de ne pas craindre la mort, c'est de ne pas y penser et de ne pas y croire. De lui tourner le dos même si elle est partout, même s'il est impossible de tourner le dos à ce qui est partout. Peut-on tourner le dos au désert ? Un des mystères de la mort est justement cette folie qui est la nôtre : essayer de ne pas la craindre.

À huit ans, le petit Morphée ne croyait pas à la mort, c'était un sujet réservé aux adultes ; il les rendait bavards et confus, ils ne l'aimaient pas mais ils en parlaient sans cesse, de manière obsessionnelle, comme d'un être vivant disparu. Peut-être odieux, insignifiant, maléfique, mais qu'ils avaient côtoyé.

C'est ainsi que Morphée vivait l'âge merveilleux de l'enfance sans la mort, où la mort est cachée, silencieuse et invisible. Elle est cachée, comme le crâne sous la peau du visage, elle peut

Extrait de la publication

être un chat écrasé sur une route, un steak ridicule. Mais sur le crâne, le ricanement reste identique au cours des siècles, dans les cercueils, les ossuaires, les fosses communes. Des dents, des dents qui vivent plus longtemps que nos beaux yeux ou que notre voix enchanteresse. Dès que la mort au sourire indestructible te parle et te touche l'épaule, l'enfance est finie.

C'était l'année… mais qu'importe la date ? C'était un vieux Noël du paléozoïque pré-informatique, avec des sapins qui n'étaient pas encore des victimes écologiques, et il neigeait comme dans les westerns d'autrefois. Il neige aussi de nos jours, mais sans style, et ça fait tout de suite la une des journaux télévisés au lieu d'être le signe d'un changement de saison. Morphée passait ce jour heureux dans la maison de ses grands-parents, cadre de ces festivités depuis des années : une petite villa sur une colline, parmi les peupliers et les cyprès, un refuge douillet où l'eau et l'électricité, et par conséquent les radiateurs et les ampoules électriques, n'étaient arrivées que cette année-là. Le premier Noël stupéfiant pour Morphée, sans lampe à pétrole et sans qu'il y ait besoin d'un âtre. Mais dans la cheminée, le feu était allumé, comme le veut la tradition, et il y avait les bougies, sœurs franciscaines, au lieu des ampoules mondaines.

J'aime la lumière des bougies, se disait l'enfant, assis sous une fenêtre qui encadrait un paysage de neige et de collines, tout en grignotant des noisettes et des figues sèches, et en respirant l'odeur sylvestre de l'arbre de Noël, vert parapluie du gel, totem païen des aborigènes occidentaux. Il respirait l'odeur des aiguilles de sapin et des bougies, ruisselantes de gouttelettes de neige chaude. Tout en fracassant des sarcophages arachidéens, il regardait les pères Noël en chocolat, cadavres sucrés pendus aux branches, les guirlandes argentées et les éclairages diversement intermittents, prodiges de modernité. Et aussi les boules, précieuses comme des joyaux, choisies chaque année, par deux, sur le petit marché de la foire de Sainte-Lucie ; et, surmontant le tout, l'embout, aussi resplendissant qu'un sceptre, qui représentait un ange en argent, aux ailes déployées.

Il regardait, au pied de l'arbre, les cadeaux, qui étaient le dixième de ceux d'aujourd'hui et dont quatre-vingt-dix pour cent n'étaient pas inutiles, comme des mots d'amour jetés au rebut. Et, déjà un peu somnolent, il tentait de deviner lequel de ces paquets contenait, outre le nougat rituel, son cadeau à lui : les petits soldats démontables Swoppet, marque rare, cadeau de prix, tels que ne le furent jamais Gormiti, Winx ou autres Pokemon.

Extrait de la publication

Combien en recevrait-il ? Peut-être trois, peut-être quatre, le tireur couché, l'Indien menaçant menacé d'extinction, le pistolero noir en pose photographique, ou, qui sait, un magnifique guerrier apache à cheval.

Il regardait sa sœur s'empiffrer de nougat, avec son appareil dentaire qui cliquetait comme un mécanisme guerrier.

Son grand-père, bouffi par un trio de tortellinis qu'il suçotait, lent et implacable, avec son unique dent, alors que tout le monde en était aux fruits. Sa mère, visage maigre et ictérique aux pommettes saillantes, sèche et dolente, comme si la faim endurée pendant la guerre ne l'avait jamais quittée.

Son père Job, assis devant la cheminée, occupé à fumer des Nazionali[1] flasques, jusqu'au dernier résidu de mégot.

Lui, oui, il était de ceux qui pensent toujours à la mort.

Dans son bataillon de vrais petits soldats, la moitié étaient morts ; il les connaissait tous, et en toussant, il répétait : cher Morphée, tu en as de la chance, toi qui ne feras pas la guerre,

1 Cigarettes bon marché de l'époque, contenant du tabac noir de qualité médiocre.

tu ne sais pas combien de saloperies te seront épargnées, et il parlait des trous dans les ventres, et des soubresauts d'un Allemand pendu à un arbre.

Et Morphée imaginait le Boche, oscillant comme le père Noël en chocolat suspendu au sapin.

Grand-mère Adèle, vétuste tortue dont le châle embaumait la naphtaline, assise dans son fauteuil roulant, regardait tout le monde avec haine et bienveillance.

Elle était deux personnes en une : un minotaure centenaire, la moitié supérieure gentille et la moitié inférieure méchante, clouée au fauteuil roulant.

Et la maman de Morphée déclara : à présent, une surprise, oncle Poupon nous a envoyé le gâteau : la *cicerchiata*[2] des Abruzzes. La barbe, pensa tout le monde, à l'unisson.

Mais la surprise ne fut pas celle-là.

Elle fut amère, brusque, aussi inattendue qu'une bourrasque de neige glacée.

Ce fut commère la mort qui bondit dans la pièce et s'arracha la peau du crâne, sautant sur Morphée pendant sa nuit la plus heureuse.

2 Gâteau constitué de petites boules de pâte frites, en forme de couronne, agrémenté de fruits confits et de dragées.

Extrait de la publication

Morphée était assis sous la fenêtre enneigée, où l'attendait un destin funeste. Car le destin ne connaît ni jours ouvrables ni jours fériés ni vacances de Noël.

Une persienne aussi lourde qu'un cercueil, fixée au mur depuis de longues années, décida qu'elle en avait assez de la vie ; elle se détacha et frappa Morphée en pleine tête. Un coup terrible, un hurlement dans toute la maison, et l'enfant s'évanouit.

Quel souvenir te reste-t-il de tout cela, Morphée ?

Le plafond de l'ambulance, un infirmier qui riait et disait : ce n'est pas un pétard de la Saint-Sylvestre, ce gamin a le crâne défoncé, puis le hurlement de la sirène, le gyrophare jaune, les cahots du véhicule qui se dirigeait vers une grande porte sur laquelle était écrit Urgences. Mais ce n'était pas encore la mort. C'était un pays étranger, un chuchotis de fantômes, une stupeur douloureuse, et Morphée perdit de nouveau connaissance dans des vapeurs d'alcool, le visage en sang.

Puis l'oubli, à la fois bref et très long.

Morphée se réveilla plusieurs heures plus tard sur un lit d'hôpital, dans une chambre double avec vue sur un mur. Près de lui, sur la table de chevet, un verre de sirop de cédrat à l'eau, et les soldats de plomb. Aucun à cheval, malheureusement.

Extrait de la publication

La bouche sèche, il demanda : qu'est-ce qui s'est passé ? Et sa maman, fatiguée, et son papa qui fumait malgré l'interdiction lui racontèrent tout et lui dirent : tu as failli y rester, commotion cérébrale. Et à côté d'eux était assise la mort, la bouche pleine de Nazionali, cent mégots de cigarette.

Après cette fatale nuit de Noël, Morphée découvrit beaucoup de choses.

Avant tout, l'existence des plafonds, un ciel de plafonds occupe le monde et masque le soleil, un monde plein de dessins, de taches, d'histoires et de personnages tête en bas.

Il apprit aussi toute la gamme des bruits que produisent les gens pendant leur sommeil – discours, ronflements, plaintes et gémissements. Il apprit que le monde se divise en deux catégories : ceux qui dorment bien et ceux qui n'arrivent pas à dormir.

Son voisin de lit, par exemple, ne dormait jamais. Il restait toute la nuit à la fenêtre, et le matin, il disait : quelle veine tu as, petit, toi, tu fermes les yeux et tu t'endors. Moi, chaque nuit, j'ai peur d'aller me coucher. L'année suivante, il s'endormit pour toujours, d'une tumeur au cerveau. Il avait un beau visage cuivré, de pêcheur. Il disait : je suis devenu pêcheur parce qu'on se lève à quatre heures du matin, c'est comme un horaire de travail.

Extrait de la publication

Il détestait les médicaments, mais il les mangeait comme si c'était du pain. Il disait qu'ils dirigent le monde. Ils guérissent et ils tuent, ce sont des anges mauvais, mais ils sont plus mauvais qu'anges. Avec le pétrole et les armes, ils sont le cœur impitoyable de l'économie. Sur sa table de chevet, il y avait onze flacons, toute une équipe de foot.

Voici la formation, avec les joueurs d'origine étrangère : Riparol, Servior, Buflon, Sympadop, D'Aspirini, Tercian, Fonzinho, Xanaxos, Temestini, Codeini, Valium.

L'entraîneur était une perfusion, maigre et autoritaire.

Après la mort de sa femme, le pêcheur au beau visage cuivré était devenu accro aux tranquillisants et aux analgésiques, et tout le monde le savait.

Mais les petites boîtes de médicaments posées sur sa table de chevet ne portaient pas la mention :

Danger. Prendre pendant trois mois, puis arrêter le traitement.

Écrite en gros, en très gros caractères. Trois mois, puis arrêter le traitement, trois mois, et après tu fais ce que tu veux. Dis-le-moi clairement, préviens-moi, crie-le-moi en pleine figure, fumer tue, et ça, non ?

Extrait de la publication